

Le voyageur sentimental ou : Ma promenade à Yverdon : (fin)

Autor(en): **Vernes, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 9

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

beauté du paysage hivernal, son esprit était tout absorbé par le compte-rendu qu'il devait rédiger pour le lendemain.

— S'il est trop élogieux, se disait-il, sûrement ils croiront que je me moque d'eux. Si je fais quelques réserves, ils m'accuseront de malveillance. Que faire ?

Il se coucha et attendit au lendemain, car, dit-on volontiers : « La nuit prête conseil. »

Le lendemain, il rédigea son article. Après avoir rendu hommage au travail désintéressé du directeur et des chanteurs, il signala les progrès réalisés dans le domaine musical. Ensuite il vanta la mémoire des acteurs ainsi que les beaux costumes qu'ils portaient. Il termina en ajoutant prudemment que la scène de l'Auberge communale n'était peut-être pas « appropriée » à la représentation d'une pièce telle que *L'Avare* de Molière. *L'Echo du Vallon* publia le compte-rendu sous ce titre : « Soirée du Chœur d'hommes de Chamoron. »

Le surlendemain, comme M. Jean Bernard était assis à son bureau, il entendit un brusque appel du téléphone.

— Comment — lui cria Mme Dutoit, la femme de l'aubergiste de Chamoron — comment avez-vous osé publier un pareil compte-rendu de la soirée de dimanche. Vous avez dit que la scène n'était pas « appropriée ». C'est une honte, moi qui l'avais bien « récurée » le jour avant.

— Mais, madame, je vous en prie, calmez-vous, dit M. Jean Bernard de sa belle voix de basse. Vous vous méprenez sur le sens du mot « approprié ».

— Comment, je me méprends ; je sais bien ce que je dis ! J'ai lu dans le dictionnaire qu'« approprié » voulait dire rendre propre. Est-ce vrai, oui ou non ? Aussi désormais vous pouvez garder votre « sale » journal. Je ne veux plus le recevoir chez moi.

Et sans attendre de réponse, sûre d'elle-même, sûre de son bon droit, fière d'avoir remis en place le rédacteur de *L'Echo du Vallon*, Mme Dutoit ferma le téléphone.

Ahuri, abasourdi, M. Jean Bernard essaya de rappeler. Peine perdue ! Et comme Célestin entra justement dans le bureau, le patron lui dit, moitié fâché, moitié goguenard :

— Voyez-vous, mon pauvre Célestin, avec la meilleure volonté du monde, vous ne faites que des bêtises. Retournez à l'atelier jusqu'à ce que j'aie arrangé l'affaire. Vous n'avez vraiment pas de chance pour vos débuts dans le journalisme.

Jean des Sapins.

**LE VOYAGEUR SENTIMENTAL
OU MA PROMENADE A YVERDON**

(Fin.)

Les saules.

Encore une fois pardon, lecteur, si je vous ai peint mes sentiments plutôt que les lieux où j'ai passé. Pardon si je ne vous ai point entretenu des monuments, des curiosités, des beaux esprits de Gollion, de la Sarraz, etc. Quand les glaces de l'âge, ou peut-être, hélas ! une connaissance plus approfondie des hommes, auront diminué cette sensibilité expansive qu'au printemps de la vie l'âme porte sur tous les objets, je dirai ce que je sens. J'ai du moins cet avantage sur tant de peintres des passions, qui n'ont écrit que lorsque l'âge d'aimer, le feu de la première jeunesse était passé ou presque éteint... d'après des souvenirs... moi, j'aime et j'écris.

Je me plais à croire qu'on n'a point oublié l'infortuné Louis, qu'on désire apprendre ce qu'il est devenu. Et moi, je me soulagerai en en parlant encore !

Je retournai à Aclens il y a quelques jours. Le temps était si doux, les derniers rayons du soleil coloraient les nues, le diadème des Alpes et le Léman d'une si belle teinte d'or et d'azur ; le chant de quelques oiseaux avant-coureurs du printemps était si gai ; tout m'offrait une nature si riante, que j'espérais n'y plus trouver de malheureux.

J'arrive à la cabane du père de Louis ; je le demande — un paysan me le montre dans les champs ; cet homme eût pu me donner des nouvelles de Louis, je n'en voulais apprendre que du père.

Il était occupé à déraciner un arbre. A son peu d'empressement à venir au-devant de moi, à ses regards tournés quelquefois de mon côté, reportés ensuite sur son ouvrage, je vis qu'il n'avait plus rien à me dire.

— Bonhomme, comment se porte Louis ?

— Il ne souffre plus, me répondit le vieillard d'un ton triste qui ne me semblait pas fait pour ces paroles, et en me montrant l'arbre déraciné... puis, il me demanda quelle heure il était.

— Cinq heures.

— C'est le moment de ma visite...

Il posa sa bêche et, sans dire mot, il me conduisit au lieu où je devais trouver Louis. Nous marchions en silence... je craignais de le questionner... Il m'aurait parlé le premier, s'il eût eu de bonnes choses à m'apprendre.

Nous arrivions dans un lieu clos ; je me demande ce que ce lieu pouvait avoir de commun avec Louis... Une tête de mort, que je fis rouler avec le pied, me répondit : « un cimetière ». Une sueur froide couvrit mon corps ; le père eût pu se dispenser de me dire : « c'est ici ». En proférant ces mots, il s'arrêta dans un coin du cimetière, où deux arbres nouvellement transplantés unissaient leurs rameaux.

— Qu'est-ce que ces arbres ?

— Ma famille, me répondit-il en les embrassant...

Louis, dans son lit de mort, avait demandé que sa fosse fût creusée près de celle de Nina ; ou le lui avait promis, et il était mort sans regret. Le vieillard avait satisfait au désir de son fils, et planté sur la terre qui couvrait ces amants fidèles, deux saules pleureurs, auprès desquels il venait tous les soirs invoquer Dieu pour ses chers enfants.

Tandis que mon cœur ému cherchait, pour ainsi dire, sur ces saules quelques traits de Louis et de Nina, et voulait reconnaître lequel était Louis, lequel était Nina... je vis le respectable vieillard tomber à genoux et tourner ses regards vers le ciel. Je l'imitai par un mouvement involontaire ; et jamais temple ne m'inspira tout le respect dont je fus alors pénétré. Ce père parlait à l'Etre suprême... Je crus ne plus voir l'immensité des cieux entre Dieu et lui !

Nous nous relevâmes et ne pleurâmes point. Louis et Nina nous paraissaient jouir d'une douce paix ; la tranquillité de l'air, le calme des saules, nous offrait celui de leur tombe. Je vis, à la sérénité du père, qu'il se flattait de reposer bientôt à côté d'eux.

Avant de quitter le cimetière, je coupai deux branches de ces arbres amis, à qui je souhaitai un éternel printemps. Le père ne consentit qu'avec peine à me céder ces deux branches. Ces saules semblaient lui reproduire ses enfants... Il ne pouvait en détacher ses regards.

Je fis graver cette épitaphe sur une pierre, qu'on a placée au pied des saules :

Louis perdit Nina, son amante fidèle ;

Il en mourut... De ces saules pleureurs

Qu'à jamais la présence aux cœurs tendres rappelle

Leur union et leur malheur.

J'ai planté mes deux branches dans mon Ellysée ; elles sont pour moi le symbole de l'amour ; depuis que je jouis de leur vue, les fleurs me semblent avoir perdu leurs charmes. Chaque jour je visite ces rameaux chéris, à la même heure où le bon vieillard va faire sa prière sur la fosse de Louis et de Nina.

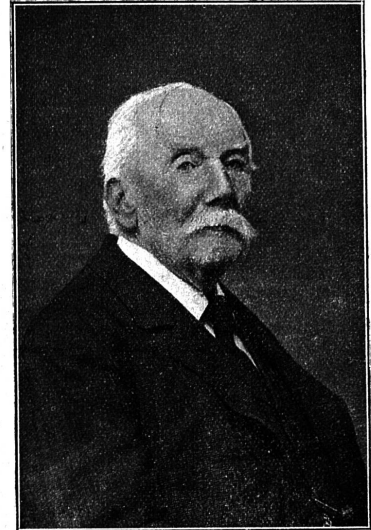
M. VERNES.

Souvenirs de mes campagnes à la Légion étrangère (Mexique et Algérie), 1865 à 1868, par Th. du Plessis, ancien préfet à Nyon. — 1 vol. in-16. En vente chez A. Jullien, à Genève, et les principaux libraires.

La funeste expédition du Mexique, le sort tragique de l'infortuné Maximilien — frère du vieil empereur François-Joseph — et la politique plus qu'ambiguë pratiquée là-bas par celui que le conseil de guerre de Trianon, en 1873, frappa d'infamie, ont fait l'objet de maint gros volume, bourré de considérations politiques et de savantes déductions. A cet égard, il était intéressant de connaître sur ces événements — un peu lointains déjà — l'opinion d'un homme qui y a pris une part, modeste assurément, mais qui a su voir et observer. Si ce chroniqueur est un compatriote, l'intérêt s'accroît encore. A ce point de vue, les souvenirs de campagne du Vaudois Théodore du Plessis, mort octogénaire en 1922, après une longue et utile carrière, sont dignes d'être mentionnés et il faut savoir gré au bon éditeur Jullien de nous les avoir présentés.

L'aimable conteur que ce vétéran, type du vieux soldat loyal, un peu naïf, ce qui ne l'empêche point d'être malicieux à l'occasion. En un style qui n'a rien d'apprêté — on dirait que l'auteur parle à ses petits-enfants — mais qui respire la bonne humeur, l'ancien

soldat du Mexique brosse toute une série de tableaux très colorés, très vivants. Il entremêle ses récits, par eux-mêmes très passionnants, de considérations et de réflexions marquées au coin du bon sens et qui respirent une honnête bonhomie. J'ai pensé, en lisant ce joli volume, au capitaine Coignet, un autre vieux brave dont les « Cahiers » ont fait les délices de nombreux lecteurs. Comme Coignet, mais infiniment plus lettré, notre compatriote du Plessis sait voir les choses. Et il sait surtout les voir par le bon côté. Dieu sait s'il en a vu, pourtant. Avec la fièvre jaune, les « guerilleros » et les traitres indiens, la vie des expéditionnaires, au pays de Montézuma, n'était point le rêve. Du Plessis, malgré tout, ne pousse point au noir son tableau. Toujours optimiste, très sensible, très primesautier, il nous donne ses impressions, tout simplement.



TH. DU PLESSIS

Le volume, ou plutôt les différents récits qui constituent cet intéressant ouvrage, ont été, pour la plupart, écrits de longues années après les événements qu'ils relatent. Ce recul a permis à l'auteur, sans doute, de voir les choses avec plus de détachement et lui a fourni matière à de suggestifs rapprochements.

Du Plessis n'est pas Vaudois pour rien et il excelle à conter l'anecdote. Il égratigne sans méchanceté... et sans avoir l'air d'y toucher, certains personnages, tel ce Bazaine dont il fait un curieux portrait, pris sur le vif. Voyez encore ces types, combien pittoresques de l'ancienne Légion ou ces silhouettes d'ecclésiastiques mexicains. Par-ci, par-là, une pointe d'émotion, discrètement exprimée. Un soldat loyal comme du Plessis ne pouvait refuser sa sympathie au malheureux empereur, fusillé à Querétaro avec ses deux fidèles, les généraux mexicains Miramon et Mejia, devant lesquels l'auteur s'incline avec respect.

Sympathique, ce livre, comme son auteur qui fut, au demeurant, un excellent citoyen. Théodore du Plessis, en effet, entra au pays en 1868 déjà, après avoir combattu encore dans le Sud-Oranais. Il s'installa à Clarens, où il se consacra à l'enseignement. Plus tard, il devint préfet de Nyon et siégea quelque temps au Conseil national.

Le lieutenant-colonel Rouffy donne comme préambule à ces souvenirs une succincte, mais fort utile description de cette expédition du Mexique à laquelle participa l'octogénaire récemment décédé. G.

Royal Biograph. — Pour cette semaine, le Royal Biograph annonce les quatre derniers épisodes de « Le Fils du Flibustier » qui ont pour titre : « Le Passé », « Le revenant de St-Pons », « Les maîtres chanteurs » et « Le testament ». Au programme encore : « Une Corrida royale à Nîmes », superbe film documentaire très captivant. Dimanche 4 mars, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30.

Dés vendredi 9 mars, programme extraordinaire et de gala.

Le comestible le meilleur marché,

deux fois plus substantiel que les œufs et la viande, et proportionnellement deux fois moins cher, est le CACAO — TOBLER — en paquets plombés. **Prix fortement réduit à 25 centimes les 100 grammes (1/2 de livre).**

Vermouth NOBLÉSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G.162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édité resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.